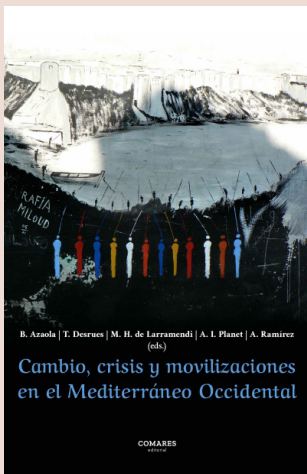


## Lectures d'afkar/idées



### **Cambio, crisis y movilizaciones en el Mediterráneo Occidental.**

Bárbara Azaola, Thierry Desrues, Miguel Hernando de Larramendi, Ana I. Planet et Ángeles Ramírez (eds.), Comares, Grenade, 2023  
464 pages

Nommer la « Méditerranée », c'est évoquer toute une série de symboles. Penser la « Méditerranée », c'est en prendre conscience, puis (et seulement après) réfléchir aux espaces qu'occupent et construisent – et non reproduisent – ces représentations.

L'ouvrage collectif *Cambio, crisis y movilizaciones en el Mediterráneo Occidental* [Changements, crises et mobilisations en Méditerranée occidentale] nomme et pense les espaces méditerranéens à différentes échelles (de l'international au local, de l'État au corps) et nous invite à réfléchir à la manière dont la superposition de crises de différentes natures a généré des changements dans et entre les deux rives de la Méditerranée occidentale.

L'objectif de comprendre comment les conjonctures critiques affectent différents espaces d'une même Méditerranée explique la division de l'ouvrage en trois blocs principaux. Cette division répond au type d'espace observé, en distinguant les études portant sur

l'espace régional (première partie), sur l'espace politique particulier des migrations internationales (deuxième partie) et sur l'espace domestique (troisième partie). Chacun de ces espaces présente ses propres particularités et dynamiques, bien que l'on retrouve aussi des éléments communs entre eux.

L'étude de l'espace régional révèle au moins deux questions essentielles. D'une part, comment certaines conjonctures internationales ont favorisé certaines représentations (et « autoreprésentations ») du scénario maghrébin. Deuxièmement, comment ces représentations ont influencé les relations entre ce sous-système régional et le reste du monde, mais aussi les relations intra-maghrébines elles-mêmes. Ces questions sont validées par un examen critique des concepts qui incarnent les logiques et les représentations du pouvoir – comme la « chasse gardée » française – et par un contraste entre les actions étatiques et les représentations à travers différents parcours historiques. Les manières de se percevoir et d'être perçu, marquées par les conjonctures dans lesquelles elles s'inscrivent, expliquent ainsi les continuités et discontinuités observées dans les relations entre les pays du Maghreb et le reste des acteurs du système international.

Les perceptions de l'« autre » et de soi-même sont également importantes dans les études qui se réfèrent à l'espace particulier des migrations internationales. Ici, les effets de la superposition de crises et de l'altération des représentations sont observés non seulement à travers les États et leurs actions, mais aussi à travers les corps et la manière dont ils se disposent (discursivement ou matériellement) dans l'espace. L'attention portée aux différentes manières de représenter l'« islam » ou le genre et la sexualité, par exemple, nous permet de comprendre dans quelle mesure une construction discursive peut décider si un/e citoyen/ne « méditerranéen/ne » peut être traité/e comme tel/le d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. L'invitation à aller plus loin, à penser le corps comme un espace de réponse ou de protestation face aux représentations imposées,

est particulièrement suggestive. Cette invitation est concrétisée par différentes analyses de grande valeur – réalisées grâce à un travail de terrain approfondi – dans lesquelles les représentations construites sont clairement opposées à la vie quotidienne habitée.

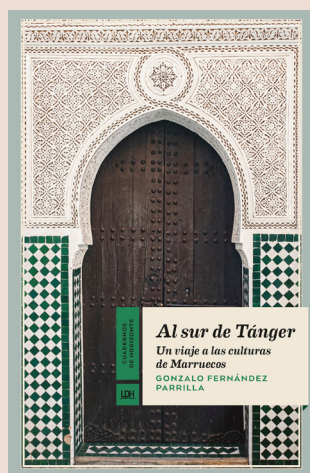
Les analyses des espaces domestiques au Maroc, en Algérie et en Tunisie permettent d'approfondir les impacts de la superposition de crises sur les lieux étudiés. Elles continuent également à montrer le lien évident entre les conjonctures critiques et les représentations qui façonnent les actions des acteurs en question. La particularité de cet espace réside cependant dans le fait qu'à cette occasion, il est possible d'observer comment une même crise est perçue différemment par les acteurs d'un même État. Le lecteur peut ainsi comprendre quels sont les enjeux qui prévalent dans le positionnement des différents acteurs nationaux (des élites politiques à la société civile) face à certaines conjonctures ou fenêtres d'opportunité.

Les perceptions et/ou représentations de l'ici et de l'ailleurs et leurs implications au moment de penser et d'habiter les espaces méditerranéens sont enfin repensées dans la postface de l'ouvrage. Un titre approprié, « Mort et loisirs en Méditerranée », en résume le contenu. Il conclut que les conjonctures critiques et les représentations qui y sont mobilisées viennent marquer le destin final des personnes qui circulent entre les deux rives de la Méditerranée occidentale.

Le fil conducteur – les réflexions centrales à partir desquelles cette recherche est née, en fait – n'est pas le seul point commun des 22 chapitres qui la composent. Ils ont en commun la maîtrise des catégories de différentes disciplines scientifiques, la connaissance approfondie du terrain dont et d'où l'on parle et, surtout, l'intérêt et l'engagement envers les espaces méditerranéens et les personnes qui les habitent. Ces éléments partagés expliquent les processus et les résultats présentés dans cette étude et en font un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent aux différents espaces méditerranéens possibles, quelle que

soit la position disciplinaire à partir de laquelle ils pensent approcher la (les) réalité(s).

— Alicia Olmo Gómez, chercheuse pré-doctorale FPU au département d'Études arabes et islamiques de l'Université autonome de Madrid



### ***Al sur de Tánger. Un viaje a las culturas de Marruecos***

Gonzalo Fernández Parrilla, La línea del horizonte, 2022

176 pages

Comment faire tenir en 163 pages la traversée des deux rives de la Méditerranée ? C'est la vieille énigme du jeune Saint Augustin à propos de l'Océan, et le défi est tout aussi valable dans ces lignes. Le Maroc est une réalité définie, certes, mais illimitée et changeante. Elle est aussi synergique, car la somme de ses parties ne coïncide pas avec le tout. Elle n'est pas à la hauteur. C'est pourquoi la seule façon de connaître le pays est de le fouler. Un paysage, disait William Faulkner, ne se conquiert qu'à la semelle des chaussures.

C'est l'exploit de Gonzalo Fernández Parrilla en ce qui concerne le Maroc. Quarante ans de promenades dans ses rues, ses littératures, ses musées, ses gastronomies, ses cimetières, ses archives, ses musiques, ses universités, ses ruines, ses arts, ses religions, ses conflits, ses histoires et ses mythes. Et s'il est un lieu où le savoir de la science, la curiosité de l'observation et la magie de l'art de raconter vont de pair, c'est bien celui du voyage. *Al sur de Tánger. Un viaje a las culturas de Marruecos*

conjugue cette triple préoccupation dans un livre à l'âme encyclopédique et au cœur intrépide et aventurier.

Arrivé au port de Tanger, et une fois que le tournis a fait place à la sérénité, l'auteur s'arme d'une volonté de critique et se met en route. Coiffé de son chapeau de critique littéraire, il déploie sous nos yeux la diversité de la littérature marocaine, qu'elle soit écrite en arabe ou en français, couvrant près de deux siècles de corpus et de tradition. Choukri, Abdellatif Laâbi, Fatima Mernissi, Mahi Binebine, Tahar Ben Jelloun, Abdelkader Chaoui, Leïla Slimani occupent une place importante dans le tissu littéraire du Maroc d'aujourd'hui. En en mettant en valeur des essais, des poèmes, des romans et des pièces de théâtre, tous traduits en espagnol, Fernández Parrilla nous avertit subtilement de l'impossibilité d'entrevoir les dimensions et les ambiguïtés d'un pays, de n'importe quel, sans lire ses écrivains. Et le message est clair : la lecture comme une paire de lunettes pour entrer en empathie avec son voisin.

Le critique littéraire laisse parfois la parole au critique d'art pour plonger dans les racines artistiques du Maroc moderne qui, sans perdre son ancrage coutumier, aspire à l'universel par la naïveté et l'abstraction. De l'art, on passe à la sociologie et à l'anthropologie pour illustrer la convulsive mosaïque ethnique marocaine et les vicissitudes, encore contestées aujourd'hui, de l'héritage des années de plomb que le pays a connues sous le règne d'Hassan II. Sans oublier l'intérêt de l'auteur pour le tajine des langues, enjeu majeur, pour étayer la richesse d'un peuple qui, sans parler les mêmes langues, s'efforce de construire une communauté de destin, où la cohabitation et l'harmonie l'emportent sur toutes les autres différences.

Les relations entre l'Espagne et le Maroc sont au centre de l'une des sections. Deux pays formés à l'art de se donner raison ou tort au gré du vent. Le vent du levant est par nature propice à la discorde. Le vent du couchant, soyeux et doux, annonce des temps de séduction réciproque et de courtoisie. C'est là que Fernández Parrilla nous régale des vertus de la traduction, ce langage commun, cette

vocation à se mettre dans la peau de l'autre pour sentir sa trajectoire vitale. Le parallélisme entre la bonne ou la mauvaise compréhension entre deux pays et le voyage que font certains mots est un exemple suggestif de la façon dont nous devons prendre soin des mots, car ce sont eux qui peuvent nous venir en aide à tout moment. « Parfois, les mots voyagent mal. Par caramboles étymologiques, la mort a fini par être macabre. Un simple *maqbara* arabe a été transmuté en *almacabra* castillan, aujourd'hui oublié, qui est devenu macabre en français et a fini par revenir à l'espagnol sous le nom de macabro. Et dans ce parcours, finalement, la simple mort devient macabre, ce qui n'est rien d'autre qu'une suprême bêtise ». Un merveilleux paragraphe qui condense l'itinéraire des relations hispano-marocaines, souvent parsemées d'influences françaises, et pas toujours à leur avantage.

Mais ce voyage n'est pas seulement instructif et suggestif en raison de son contenu, mais aussi parce qu'il est délicieusement bien raconté. Fernández Parrilla utilise une prose propre, émouvante dans sa texture et interrogative dans sa profondeur, qui se rapproche de l'essence de la poésie de Juan Ramón Jiménez. Elle se rapproche également de l'engagement existentiel enregistré par Albert Camus lors de ses deux voyages à travers l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord.

Comment ne pas terminer cette odyssée en se recréant dans le rêve qui la clôt. « Parfois, je rêve qu'il y a un vent du levant. J'entends le bruissement des branches des palmiers. J'entends la fureur de la mer. Ce vent apporte toujours des voix et des bavardages. Je rêve que je m'envole. Je rêve que je suis englouti par les eaux du détroit par une nuit sans lune ni étoiles et que je suis sauvé par une cigogne sur le dos d'un dauphin ». Nul doute que cette cigogne sauvera les futurs lecteurs de *Al sur de Tánger* de l'indigestion d'idées prémâchées et les transportera, de son libre battement d'ailes, vers les printemps du sud. Loin, très loin de la lassitude des stéréotypes et de la paresse de l'imagination. Bon voyage !

— Mohamed el Morabet, écrivain et journaliste



***Israël Palestine, Une guerre sans fin ? 22 questions décisives***

Alain Dieckhoff Paris, Armand Colin, 2022

159 pages

Une société israélienne polarisée et déchirée dans une crise politique sans précédent depuis le début de l'année 2023 ; un sixième gouvernement Netanyahu, plus à droite et colonisateur que jamais ; une confrontation violente et sans guère de répit dans les territoires palestiniens : a-t-on encore raison d'espérer en un règlement pacifique du conflit israélo-palestinien vieux de plus d'un siècle ? Alain Dieckhoff ne le dit pas, mais il invite dans son ouvrage à prendre la mesure de la complexité d'un conflit durable dont la pérennité n'est pas inéluctable.

Vingt-deux questions conçues comme autant de courts chapitres permettent de revenir sur l'histoire (première partie), les dynamiques récentes (deuxième partie), les interventions extérieures (troisième partie) et les perspectives (quatrième partie) de l'affrontement israélo-palestinien. En peu de pages, dans un style parfaitement clair et avec des analyses toujours équilibrées, l'apport pédagogique est considérable.

En premier lieu, d'utiles développements viennent rappeler des faits essentiels : le rôle des offensives militaires israéliennes en 1948 dans la création du problème des réfugiés palestiniens ; l'impasse politique de la victoire de la Guerre des six jours (5-10 juin 1967) ; les limites de l'intransigeance arabe et celles de la stratégie violente de

l'OLP qui ouvrent discrètement la voie à la solution des deux États dès 1974 ; la fragilité du processus de paix lancé en 1993 et torpillé par les radicaux des deux camps (islamistes palestiniens et juifs extrémistes). Il y a là, en quelque sorte, des préalables, des constats qui éclairent les errements des 20 dernières années.

C'est précisément l'objet de la deuxième partie du livre : montrer l'engrenage fatal des occasions manquées (négociations des années 2000 et 2003), des provocations (ayant mené à la deuxième Intifada) et de la radicalisation (du Hamas que l'on aurait peut-être pu arrêter à temps et de l'unilatéralisme israélien que l'on pas su condamner avec suffisamment de fermeté). Le tableau démontre à quel point tous les événements sont liés et combien les relations entre les parties sont à vif. La question de la réalité d'un « État palestinien » aujourd'hui (une autorité souveraine, une population et un territoire), que le livre traite de manière particulièrement lucide, résume à elle seule l'étendue des obstacles qui se dressent sur la route d'un règlement définitif.

Et sur cette route, troisième temps fort de l'ouvrage, les acteurs extérieurs n'ont pas eu de prise décisive. Les divisions (des États arabes), l'intransigeance (de l'Iran des Mollahs), le manque fermeté des Occidentaux et l'impuissance de l'ONU, dressent un portrait assez sombre de ce que l'on peut attendre de l'internationalisation du conflit : au mieux des médiations laborieuses, au pire, une escalade de la violence. Une attention très fine est portée à la position singulière des États-Unis qui, tant pour des raisons stratégiques que pour des raisons politiques internes, ne parviennent pas à se dégager d'une relation privilégiée avec Israël et à convaincre de leur engagement impartial.

Au fil des questions exposées, le lecteur a ainsi de quoi se faire son opinion et on lui laissera découvrir les « perspectives » proposées par l'auteur sur des contentieux aussi sensibles que le problème des réfugiés palestiniens et celui du partage de Jérusalem.

Deux idées méritent plus particulièrement d'être retenues.

D'une part, le conflit israélo-palestinien a perdu de sa centralité dans les relations internationales depuis une vingtaine d'années. Il est bien montré comment les crises régionales se sont déplacées vers le Golfe (guerre des États-Unis contre l'Irak en 2003 et ses conséquences calamiteuses dans la région ; nucléarisation de la République islamique d'Iran) et se sont partiellement focalisées sur la montée du « terrorisme de type djihadiste ».

Mais, d'autre part, le conflit reste extrêmement vivace, figé dans une logique d'opposition absolue que la dimension religieuse renforce et que les acteurs régionaux instrumentalisent ouvertement. Le plus préoccupant c'est que les options conciliatrices (et parmi elles, bien sûr, la solution des deux États) sont systématiquement sabotées par les adversaires résolus de la paix dans les deux camps. Leur poids est important et c'est un trait récurrent dans cet interminable conflit. Peut-être est-ce là que l'accompagnement international (et notamment occidental) devrait être plus décisif ? Non pas à coups de sanctions pour stigmatiser des « radicaux » qui pourraient être demain parmi les négociateurs, mais en affichant plus de fermeté contre la colonisation et plus de soutien aux forces qui sont réellement engagées dans la recherche d'un règlement pacifique.

Il est clair qu'une bonne part de ce règlement externe se joue dans le caractère pacifique et réconcilié des institutions internes des deux protagonistes. Les dérives autoritaires (tant du côté israélien que palestinien) sont mortifères. Elles devraient être dénoncées avec beaucoup plus de force notamment par l'Union européenne qui, face aux menaces pesant actuellement sur la démocratie israélienne, a choisi de demeurer très réservée. C'est une déception pour tous les démocrates. Et pour tous celles et ceux qui cherchent une issue raisonnée et réaliste à cette « guerre de cent ans » comme y invite ce petit livre remarquable.

— *Guillaume Devin, professeur émérite des Universités Sciences Po Paris*



***Dámqrata. Una antología árabe de la democracia en el Norte de África.***

Juan Antonio Macías Amoretti, (Ed.), Comares, Grenade, 2022  
212 pages

Ce livre, qui rassemble une série de textes traduits en espagnol de l'arabe principalement, du français et de l'anglais, accompagnés d'introductions expliquant le contexte historique et les motivations de leurs auteurs originaux, offre un bloc cohérent de lecture agile et riche en nuances et met en lumière les "voix" des agents du changement (entendu comme démocratisation *dámqrata*). Cependant, le scénario esquissé ne se limite pas à l'espoir, aux courants de pensée et aux auteurs qui défendent la démocratie, mais inclut également les discours et les textes de ceux qui entravent les transformations sociales ou y réagissent. Ainsi, cette anthologie fuit les stéréotypes et les lieux communs.

Aussi bien le premier chapitre introductif, « Comment écrit-on "démocratie" en arabe ? (...) » par l'éditeur du livre, Juan Antonio Macías, que le troisième bloc, « Les Va-et-vient de la réaction. Résistances institutionnelles et idéologiques » sont des exemples clairs de cet effort académique et traductif pour montrer toute une panoplie de tons, d'évolutions et de changements dans les mouvements sociaux, les partis et les penseurs eux-mêmes. Les régimes autoritaires qui résistent à l'introduction de mesures libérales menant à la

démocratie, non seulement en tant que finalité ontologique mais aussi en tant que procédure, et les élites qui les soutiennent et profitent de cette situation, sont abordés dans la troisième section, qui expose, surtout et clairement, l'influence de l'une des versions de l'islam politique, le salafisme, en tant que réaction aux changements introduits après la chute d'Hosni Moubarak en Égypte et son rôle dans la fin du régime de Mohammed Morsi. L'introduction et la traduction de Rafael Ortega dans cette section se distinguent par le fait qu'il ne tombe pas dans une condamnation stéréotypée de cette pensée, ni ne s'autocensure de peur de revenir à ce que ce travail cherche à dépasser, l'approche coloniale et subalterniste de l'« objet d'étude ». Au contraire, l'évolution des courants de pensée, de l'activisme et de leur « institutionnalisation » dans les partis et les structures étatiques (en particulier dans le cas égyptien) est nuancée, abordée et présentée avec simplicité et clarté.

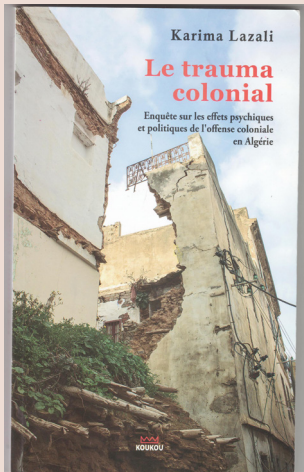
Nous trouvons une magnifique référence à la pensée démocratique chez deux auteurs, l'un égyptien, Al-Sayyoud Yassin, et l'autre marocain, Muhammad Abid al-Jabri, guidée par le professeur Juan Antonio Macías. On pourrait également inclure ici le texte de Ghannouchi, préfacé par Barbara de Poli, qui montre clairement cette évolution de la pensée et des mouvements islamistes depuis des positions plus conservatrices jusqu'à cette cohabitation avec les principes démocratiques. Le bloc « Non sans nous les femmes » navigue à travers la pensée critique et féministe dans le but de conduire à un changement social. C'est d'ailleurs l'une des principales conclusions de ce livre : il ne peut y avoir de démocratie sans respect des droits de l'Homme mais, surtout, il ne peut y avoir de démocratie sans la reconnaissance du rôle des femmes et la réalisation de l'égalité des genres.

Le dernier bloc constitue une sorte de double saut périlleux car, alors que tout ce qui précède était guidé par une logique qui lie l'« Histoire » au « Discours » et était également articulé à partir des agents maghrébins et égyptiens mêmes, ce que nous offre « Rendez-

vous sur les places. Démocratie et avant-gardes artistiques » est tout à fait différent. Il nous montre non seulement la critique de la société actuelle, stagnante et traumatisée par les contre-révolutions et l'immobilisme, mais aussi un autre récit capable de pousser au changement par l'impulsion des émotions. L'exceptionnalisme du *Printemps arabe* en tant que mouvement social et de protestation, dans le contexte de l'Afrique du Nord, est réfuté grâce à ce genre d'analyse et d'approche de la réalité sociale et politique, parce qu'il aborde un autre type de discours, comme le dit l'éditeur, avec une autre sémiotique, une autre pragmatique et même une autre herméneutique qui ne peut et ne doit pas être ignorée par l'académie pour comprendre ces processus de changement. Les références normatives et les changements juridiques, comme l'affirme Carmelo López dans son introduction à la sélection de lois sur la violence fondée sur le genre adoptées au Maghreb central, génèrent également un discours et, grâce à leur langage et à leur rhétorique, contribuent à façonner une vision du monde et des individus. Cette évolution normative était en gestation avant le *Printemps arabe* et a évolué de façon significative en Tunisie (2017) et au Maroc (2018).

Cet ouvrage collectif cherche et réussit à donner de la dignité à la traduction et à la contextualiser afin de briser les stéréotypes et les approches orientalistes et néocoloniales. Le défi auquel cet ouvrage est confronté est d'aborder les définitions de démocratisation et des récits eux-mêmes, qui construisent le changement non seulement par le biais du discours, mais aussi en devenant eux-mêmes des agents de changement. D'où la pertinence du contexte, de la traduction et de son utilisation, car ces questions sont également au centre de cette recherche de grande envergure financée par le Ministère de la recherche.

— Raquel Ojeda-García, professeure au département de Sciences politiques et de l'administration de l'Université de Grenade



***Le trauma colonial. Enquête sur les effets psychiques et politiques de l'offense coloniale en Algérie***

Karima Lazali, Koukou Editions, Alger, 2018  
278 pages

Une enquête clinique qui débouche sur une difficile et ardue reconnaissance des effets psychiques du trauma colonial, véhiculés inconsciemment par des patients, aussi bien en Algérie qu'en France. L'enquête menée par l'autrice, psychanalyste de formation, interpelle historiens, politiques et professionnels de la santé mentale, sur un marasme trans-générationnel, où les subjectivités s'entremêlent dans une zone blanche de la mémoire et du politique.

Une singulière étude qui démontre comment l'Histoire façonne notre inconscient, où l'effraction coloniale avec ses violences extrêmes subies durant 132 ans allant des exterminations de masse à la falsification des généalogies à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, avait imprimé aux autochtones un sentiment massif et durable « d'individus réduits à des corps sans filiation ». Quant aux descendants des colons, le sentiment de malaise aigu qui les embrouille a une origine de l'ordre de la trahison, de la honte et de la responsabilité. Comment élaborer son histoire personnelle lorsque le silence entretenu par les parents rejoint le blanc du politique, instauré depuis plus d'un demi-siècle

après la fin des colonies ?

Seul Frantz Fanon avait analysé dans les années 1950, les atteintes psycho-corporelles dues à la colonisation. Bien peu de recherches cliniques ultérieures sont venues mettre la lumière sur ces conséquences psychiques et leurs modes de survivance. Comment penser cette tache aveugle dans le champ clinique, psychanalytique et politique ? s'insurge la psychanalyste.

Le « mode d'emploi » du système colonial, la « colonialité » fut une machine infernale d'effacements mémoriels allant jusqu'à falsifier le sens même de l'Histoire. Jusque là, les travaux d'historiens ne suffisent pas et n'aident pas les patients à mettre en forme « l'impensé », car les subjectivités dépassent le fait historique aussi bien chez les « indigènes » aujourd'hui indépendants, que chez les « ex colons » rapatriés la mort dans l'âme vers la métropole.

Du concept psychanalytique, de « dessaisissement », de déni, d'effacement, de « trous », de « pointillés », de la disparition des pères, de la mutilation des corps, de la *hogra* (offense, humiliation et mépris)... autant de blessures impossible à panser. Selon l'autrice, ces traces restées hors mémoire, ont structuré et influencé durablement le système politique algérien. La « malédiction du fratricide » avait sévit durant « la guerre intérieure » des années 1990 qualifiées d'« années de sang et de terrorisme » ; puisant ses racines dans le conflit fratricide qui opposa les frères révolutionnaires à l'aube de la guerre d'indépendance. De la mise à l'écart de Messali Hadj, père fondateur du nationalisme algérien, à l'assassinat du président Mohamed Boudiaf, on assiste à cette « illégitimité des fils » si permanente dans les efforts de déstructuration des liens tribaux pendant la colonisation. L'analyste reconnaît une réitération permanente du trauma colonial qui plane et oriente les grandes décisions qui engagent le lien social.

Cette analyse clinique est constamment étayée par les travaux

d'historiens spécialisés dans le conflit franco-algérien à l'instar de Benjamin Stora et Charles André Julien. Et pour mieux cerner l'impensé et l'indicible de cette transmission traumatique, l'autrice innove et ose une lecture singulière des œuvres d'auteurs algériens de langue française ayant vécu les affres de la « colonialité » agissante : Kateb Yacine, Mohamed Dib, Jean el Mouhoub Amrouche, Mouloud Mammeri, Yamina Mechakra... En épiluchant leurs textes, elle redécouvre les blancs, les impensés du fait historique.

Aujourd'hui, l'Algérie exige de la France la reconnaissance des crimes coloniaux commis à l'encontre de sa population. Dépouiller cet épisode de l'Histoire serait utile pour les deux sociétés. Le sentiment d'offense frappe des générations d'immigrés qui se considèrent comme les dépositaires d'une histoire indigne, les poussant à commettre des crimes et des émeutes dans les banlieues. Continuer à désavouer l'Histoire aurait certainement des conséquences sur le plan politique et idéologique, sur le rapport à l'Autre, « l'étranger », avec la montée du racisme et du communautarisme.

Pour en finir avec la damnation coloniale, la psychanalyste fait appel aux leçons de Frantz Fanon, qui refusa d'exercer en tant que psychiatre en situation d'oppression coloniale. Il lui était impossible de libérer un sujet de ses troubles mentaux, dits « pathologies de la liberté », dans une société « où sa liberté, sa volonté, ses désirs sont constamment brisés par des obsessions, des contre-ordres, des angoisses ».

Ainsi la liberté ne se laisse pas décréter, et encore moins s'organiser. Elle s'éprouve en actes, et n'advient que là où le sujet accepte ses propres aliénations. Elle reste de nos jours, un projet permanent de devenir. Seul un débat public salvateur, ici et là, viendra à bout de cette difficulté de se délivrer de l'esprit du colonial, et serait à même de rendre à l'Histoire son statut confisqué par le politique.

— *Sadja Guiz, journaliste, Algérie*